

Les Choses de la vie

Jean-Pierre Noris

Éditions ThoT

— Jean-Louis, quelle surprise ! Tu aurais pu nous prévenir de ta visite. Depuis le temps ! Rentre, je t'en prie. Tu es seul, tu vas rester manger avec nous à midi.

— Je ne suis pas venu pour ça, tu sais, Marie-Claire. Je passais. Ce matin, j'avais rendez-vous avec un constructeur de machines agricoles, jusqu'à Pontoise. Alors, je me suis dit, sur le retour, je fais un crochet par Livry-Gargan pour embrasser cousins et petits cousins.

— Ben, mon pauvre, pour une machine agricole, tu es obligé de monter jusqu'à Pontoise ! Pourtant à Limoges et dans la région, il doit bien y avoir ce qu'il faut ?

— Oui, c'est vrai. Mais le gars avec qui je traite depuis plus de quinze ans s'est installé là-bas, je préfère passer par lui, et en plus, c'est le siège de la boîte, comme ça je peux voir tous les modèles. Tu sais, maintenant, les tracteurs c'est comme les bagnoles, il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses. J'en ai un qui a plus de dix-huit ans, il est temps que je le change.

— Il n'est même pas midi, tu es parti à quelle heure, ce matin ?

— Je suis parti de Saint-Léger hier après-midi. J'ai pris un hôtel à Pontoise, je ne pouvais pas faire autrement, mon rendez-vous était à neuf heures. Tes hommes ne sont pas là ?

— Ils ne vont pas tarder. Joseph est à la mairie, ce matin, il avait encore une réunion de je ne sais pas trop quoi. Depuis qu’il est à la retraite, je le vois encore moins qu’avant. Maintenant qu’il est maire-adjoint, entre ses réunions et ses permanences, il n’est jamais là ! Quant à Angel, il est parti toute la journée à Eurodisney avec des amis. Dis, reprit-elle, alors que Jean-Louis prenait place au salon, on est samedi, tu pourrais ne repartir que demain. Ana vient manger ce soir avec Bérangère ; comme ça, tu verras toute la famille. Elle sera contente de te voir elle aussi.

— Elle est toujours dans sa banque ? Je ne vais jamais la reconnaître depuis le temps, cela fait au moins cinq ans que je ne l’ai pas vue.

— Oh oui, facilement. Figure-toi qu’elle est désormais directrice d’une agence à Villemomble.

Un sifflement d’admiration accueillit les paroles de Marie-Claire.

— Chapeau ! En voilà au moins une qui relève le niveau des Barlinguet.

Un bruit de porte se fit entendre et quelques secondes plus tard, l’époux de Marie-Claire apparut au salon :

— Ah, Jean-Louis ! ça pour une surprise, c’est une surprise ! Si nous attendions quelqu’un aujourd’hui, à coup sûr, ce n’était pas toi. Ça me fait vraiment plaisir de te voir. J’espère que tu vas rester quelques jours avec nous.

— Bonjour Joseph, pardon, monsieur le maire-adjoint, plaisanta le nouveau venu. Comme je montais dans la région parisienne, je suis passé vous dire un petit bonjour.

— Il reste avec nous jusqu’à demain, précisa Marie-Claire.

— Parfait, répondit Joseph, après avoir souri à la boutade de son cousin. Ça, c’est une bonne nouvelle. Il y a combien

de temps que tu n'étais pas monté à Paris ? Depuis plusieurs années, je suis sûr.

— Ce n'est pas compliqué, la dernière fois que je suis venu ici, c'est pour l'enterrement de tes parents, il y a donc trois ans. Oh, maintenant, vous savez, je n'ai plus grand-chose à faire dans la région, précisa Jean-Louis.

— Si on m'avait dit il y a une trentaine d'années que tu serais un jour paysan ! D'ailleurs, quand tu es parti là-bas, dans ta France profonde, seul, tout le monde ici, t'a pris pour un fou, à commencer par tes parents.

— Je ne regrette rien, tu sais. Je savais très bien ce que je faisais. Quand je vois la vie que vous menez ici, une vraie vie de fous. Les transports en commun, le nombre de voitures, la pollution, toujours courir ! Rien que pour traverser une rue, c'est tout un sport. La ville, non, vraiment, c'est pas mon truc. Je me rappelle, il y a une trentaine d'années, rue Henri-Barbusse, devant chez tes parents, on jouait au foot avec Jean-Yves et les copains, c'est bien loin ce temps-là.

— Les choses ont bien changé en trente ans. Au fait, comment va ton frère ? On n'a aucune nouvelle, il est toujours à Montpellier ?

— Tu sais, il n'a jamais été un fanatique du téléphone. Moi non plus, je n'ai pas beaucoup de nouvelles ; il a toujours son expertise comptable à Montpellier. Ça marche bien pour lui. Il m'a appelé quand ? Il y a trois mois environ, depuis silence radio. Je sais seulement qu'il a une nouvelle copine, une certaine Caroline, et qu'il s'est payé un appart à Cannes.

— En deux mots, il n'est pas à plaindre.

Jean-Louis ne répondit pas. Effectivement, Jean-Yves avait réussi. Plus jeune que lui de près de cinq ans, ses études terminées, muni de son diplôme d'expert-comptable, il avait quitté le cocon familial assez rapidement. Il avait trouvé un poste

d'assistant dans une société du Midi de la France où il devint rapidement le bras droit du directeur général, et quelques années plus tard, son patron, l'âge de la retraite atteint, lui céda l'affaire.

Les deux frères étaient aux antipodes. Autant l'un aimait le monde et était attiré par tout ce qui brille, autant l'autre faisait dans la discrétion. Dès leur plus jeune âge, dans la cour de l'école élémentaire, la différence était visible : Jean-Louis était solitaire alors que Jean-Yves paraissait au milieu de ses copains. Adolescent puis jeune adulte, le cadet de la famille Barlinguet avait acquis une certaine réputation auprès de la gent féminine, alors que Jean-Louis n'était pas ce qu'on peut appeler un Don Juan.

Au demeurant, même si les deux frères étaient très différents, ils s'étaient toujours bien entendus, simplement, la vie les avait séparés comme elle séparait toutes les familles.

Pendant le déjeuner, Joseph s'informa sur la vie de son cousin :

— Et, alors, la ferme, ça va ? Tes animaux ? Toujours pas de petite copine ?

— Dans l'ensemble, ça va ; mais tu sais, ajouta Jean-Louis, un large sourire aux lèvres, je n'ai pas le temps de m'occuper d'une petite copine. Avec mes dix-huit vaches et mes cent vingt moutons, j'ai assez d'occupations comme ça.

Le temps passa vite et à dix-huit heures, la fille de la maison arriva, tenant par la main sa petite Bérangère, adorable fillette à la chevelure longue et toute frisée, qui pénétra en grande trombe dans le salon, pour s'arrêter net devant le nouveau venu.

— Ben, embrasse tonton Jean-Louis ! Voyons, tu te rappelles bien de lui, lui ordonna sa grand-mère.

— Bonjour Bérangère. Tu sais, ta fille ne m'a vu qu'une fois, à l'enterrement des parents, il y a trois ans, c'était un bout'chou, c'est bien normal qu'elle ne se souviennne pas

La fillette ne bougeait toujours pas, sa mère lui prit la main et lui fit faire les quelques pas qui la séparaient de son grand-oncle.

— Allez, dis bonjour et embrasse tonton Jean-Louis, insista Ana.

Bérangère obtempéra.

Alors que Marie-Claire et Joseph s'affairaient dans la cuisine, certainement à la préparation du dîner, Jean-Louis et sa cousine purent enfin se retrouver :

— Au fait, Jean-Louis, maman t'a dit pour moi ?

— Oui, bravo, directrice d'agence bancaire à trente-cinq ans à peine, bravo. Un avenir brillant s'ouvre à toi.

— Non, ce n'est pas de cela que je veux parler. C'est de... Raphaël.

— Non, ils ne m'ont rien dit.

— Il est parti avec une autre. Tu l'avais déjà vu, je pense ?

— Oui, une ou peut-être deux fois. Il m'avait semblé très sympathique et vous sembliez très heureux tous les deux. En tout cas, il semblait très amoureux de toi.

— Je le pensais aussi, murmura la jeune femme, et puis, tu vois, il ne faut pas se fier aux apparences. Un soir, continua-t-elle à mi-voix, comme si elle se parlait à elle-même, il est arrivé dans le petit logement où nous vivions près de la banque, il m'a simplement dit : « C'est fini entre nous deux, je prends mes affaires et au revoir ». Je suis restée là, plantée sans pouvoir prononcer la moindre parole. Il a pris deux valises, a vidé l'armoire de ses vêtements, puis est parti, sans un mot de plus.

Des larmes envahirent son visage, des larmes qu'elle ne cherchait pas à cacher, tant sa douleur devait être encore présente et profonde. Jean-Louis ne dit rien, respectant sa souffrance.

— Et depuis ? se borna-t-il à demander, après quelques secondes d'un silence absolu.

— Après... Je ne sais pas. Cela fait plus de trois ans, je n'ai aucune nouvelle, et je ne veux pas en avoir. Il n'a même pas téléphoné une seule fois.

— Si je comprends bien, il ne... connaît pas... sa fille.

Non, fit-elle d'un mouvement de tête, avant d'ajouter :

— Il ne l'a même jamais vue.

Un malaise de plus en plus profond s'installa, dissipé soudainement par la porte d'entrée. Les petits pas précipités de Bérangère annoncèrent une arrivée.

— Bonjour ma puce, comment ça va ?

— Mamie ! tonton Angel est là, annonça fièrement la gamine.

Ana, d'un geste rapide, effaça avec son mouchoir, les larmes de son visage, et remit de l'ordre dans sa coiffure.

Angel apparut au salon ; il n'était pas seul ; derrière lui, une jeune femme d'une trentaine d'années, portant lunettes sur un joli minois surmonté d'une abondante chevelure brune, apparut à son tour :

— Jean-Louis ! ça alors ?

— Oui, tu vois Angel, tout arrive.

— J'en profite pour te présenter Hélène, une amie, à toi aussi Ana, puisque vous ne vous étiez pas encore rencontrées.

Le repas se déroula dans la bonne humeur. Les conversations furent futiles, les sujets graves évités ; Bérangère fut la reine de la soirée.

Il n'était pas 7 heures lorsque Jean-Louis prit la route en direction du Limousin, sa région d'adoption depuis qu'il avait décidé d'échapper à la vie citadine.

Marie-Claire s'était levée de bonne heure pour dire au revoir à son cousin, laissant sa fille finir tranquillement sa nuit. Quant à Angel et Hélène, ils s'étaient éclipsés la veille au soir après le dîner et n'étaient pas rentrés de la nuit.

Dernières embrassades, et la voiture s'engagea sur la nationale 3, après que le chauffeur eut fait promettre à ses hôtes de venir passer quelques jours du côté de Limoges.

Un temps maussade, entrecoupé d'averses, accompagna le voyageur. Quatre heures plus tard environ, il arriva au lieu-dit Les Chiers dans son village de Saint-Léger-Magnazeix, petite commune de six cents âmes située au Nord du département de la Haute-Vienne

C'était là, dans ce hameau d'une quinzaine de maisons qu'il avait décidé de faire sa vie. Tout petit déjà, il était attiré par la terre ; dès que son père allait au jardin, il le suivait, posant multiples questions, cherchant toujours à se rendre utile, revenant quelquefois fièrement vers sa mère, salades ou carottes dans un petit panier.

À l'adolescence, son attirance ne faiblit pas, bien au contraire. On pouvait le voir fréquemment binette, râteau ou bêche à

la main, vaquer dans le jardin familial, dès le matin de bonne heure, alors que son frère se reposait encore d'une soirée entre étudiants terminée fort tard.

Néanmoins, ses parents restèrent sans voix lorsqu'il leur annonça son intention de quitter la région parisienne pour s'installer en province, et ce n'est pas les quelques railleries de son frère sur le monde agricole qui le firent changer d'avis.

Ses parents connaissaient pourtant sa passion pour le travail de la terre, mais de là à imaginer qu'il partirait vivre seul dans un coin de France qu'il ne connaissait pas, il y avait un pas !

Et à vingt-deux ans, brevet de technicien agricole en poche, il se lança dans l'aventure. Il avait quelques économies et avec l'aide du Crédit Agricole, il acheta en viager, une petite exploitation d'une trentaine d'hectares dans le nord du département de la Haute-Vienne, où il n'avait jamais mis les pieds jusqu'alors.

Les débuts furent laborieux mais madame et monsieur Grimaud, Limousins de pure souche, se prirent de sympathie pour leur successeur. Ils n'avaient pas d'enfant, et très rapidement, ils ont considéré Jean-Louis comme le fils qu'ils n'avaient pu avoir.

Le contrat de viager stipulait que le jeune homme hébergerait le couple sa vie durant. Celui-ci allait occuper un petit bâtiment, situé à quelques dizaines de mètres de l'habitation principale, et qui était occupé, jadis, par un ouvrier agricole.

Le père Grimaud, que tout le monde connaissait au village, était un dur au mal, et pendant plus de deux ans, il aida le nouveau venu à faire tourner l'exploitation. Pendant près de quarante ans, il avait travaillé ici, et il était inconcevable qu'il s'arrête comme cela, du jour au lendemain !

C'est ainsi que Jean-Louis apprit réellement son métier, et qu'il devint un vrai paysan, amoureux de sa terre. Lorsqu'il rentrait tard le soir, souvent en période de moisson, il mangeait

chez les Grimaud, tout heureux de l'accueillir à leur table. Ainsi, le jeune homme était peut-être loin de sa famille, mais il n'était pas seul.

Depuis quelques années déjà, la nationale 20 était une quatre voies, ce qui réduisait considérablement le temps pour rallier l'Île-de-France au Limousin, malgré la vitesse limitée et les radars qui jalonnaient le parcours.

Mais le poids des ans commençait à peser sur les épaules des époux Grimaud, dont les forces s'affaiblissaient au fil des mois. La santé de madame Grimaud, pourtant si robuste tout au long de sa vie, déclinait et devenait source d'inquiétude. Elle qui, quelques années plus tôt, n'hésitait pas à seconder son mari en conduisant le tracteur pendant la moisson, s'essouffait désormais au moindre effort.

Le vieux docteur Larcher, seul praticien qu'elle ait vu de sa vie, avait beau lui dire et répéter qu'elle n'avait plus vingt ans et qu'il fallait qu'elle s'économise, le travail restait pour elle le travail et il n'était pas question de passer ses journées à se reposer, comme les trois quarts des filles de la ville qui ne savaient rien faire de leurs dix doigts !

Alors, elle alla jusqu'au bout, et par un beau matin du mois de mai, fatiguée par une vie de labeur, elle oublia de se réveiller...

Le brave père Grimaud ne survécut que quelques semaines à la disparition de son épouse, il ne sortait pratiquement plus de chez lui, effondré sous le poids de la douleur, avec pour seul souhait, le désir de retrouver dans l'au-delà le plus rapidement possible, l'unique amour de sa vie.

Et depuis ce jour-là, Jean-Louis vivait seul dans sa ferme aux Chiers, dans le Limousin.